



BULLETIN SOCIÉTÉ
DE LA ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE
DU VENDÔMOIS

ANNÉE 2015, pages 115 à 135

témoignage scolaire

Souvenirs anecdotiques d'un lycéen vendômois (1940-1952)

MONSEIGNEUR PHILIPPE VERRIER

J'ai une bonne mémoire... Il importe donc que je me méfie ! En effet, lorsqu'on a des souvenirs nombreux et précis, ils semblent être exacts et ne le sont pas toujours. La sœur aînée de maman, que certains ont bien connue à Fréteval sous le vocable de tante Cécile, me disait un jour : « Il y a trois catégories de personnes. Il y a ceux qui ne voient rien... et qui donc ne racontent rien. Il y a ceux qui voient et ne racontent pas. Le résultat est le même. Il y a enfin ceux qui voient et qui racontent !

– Peut-être y a-t-il une quatrième catégorie, lui répliquai-je, ceux qui n'ont rien vu et qui racontent !

– Insolent ! » me répondit-elle.

Je sais que ceux qui racontent ont tendance à enjoliver leur histoire... Mais, finalement, cela a-t-il tant d'importance ? Vous vous souvenez sans doute de la conclusion du film *L'homme qui a tué Liberty Valance*, « On est dans l'Ouest, monsieur. Quand la légende dépasse la réalité, alors on publie la légende ». Certes, nous ne sommes pas dans l'Ouest américain du début du XIX^e siècle... Mais je ne garantis pas ne pas garder la légende lorsqu'elle me semble plus vraie... et peut-être plus drôle. J'espère que vous ne m'en voudrez pas trop.

En 10^e

En juin 1939, mes parents vinrent rencontrer M. Vidal, proviseur du Lycée Ronsard pour m'inscrire en 11^e. Classe de CP de l'époque (photos 1 et 2).

« Où serons-nous en octobre ? Le Lycée est réquisitionné par le ministère des PTT. Où pourrai-je installer les classes ? Sait-il lire votre petit ? – Oui. – Sait-il



Photo 1 : Le portail du Lycée.



Photo 2 : 1938, les professeurs, le proviseur M. Prévost.



Photo 3 : M. l'abbé Plat.

compter ? – Oui, un peu. – Eh ! bien, gardez-le, faites-le travailler et il rentrera en 10^e l'an prochain.» C'est ainsi qu'en octobre 1940, je rentrai en 10^e. Premier exercice, une dictée. M^{lle} Longatte nous dit de marquer la date et d'écrire Dictée en haut de la page du cahier. J'écrivis donc 'dicté' sans e... Maman ne m'avait jamais fait écrire ce nom en tête des dictées.

La fille aînée du concierge, M. Gonze, vint apporter des papiers à M^{lle} Longatte. Elle me dit en passant : « Dictée, ça prend un e ! » Et c'est ainsi que, grâce à elle, j'évitais une faute au premier mot de la première dictée de ma scolarité. Rassurez-vous, il y en eut d'autres par la suite... Inutile de vous dire que les potaches surnommaient les filles de M. Gonze, notre concierge...

Dès la rentrée, nous avons eu le catéchisme avec l'aumônier, l'abbé Plat comme on disait... Il nous a fait réciter les prières... Et dès que nous savions et avions récité le *Notre Père*, le *Je vous salue Marie*, le *Je confesse à Dieu*, le *Je crois en Dieu* et les *Actes de foi, d'espérance et de charité*, nous recevions un petit tableau avec une médaille pieuse dont j'ai oublié le sujet (photo 3).

En 9^e (photo 4)

Le deuxième souvenir se passe l'année suivante. Nous avons changé de classe. Nous sommes toujours dans ce qu'on a appelé plus tard la cour Balzac, la cour d'entrée du Lycée, et nous sommes dans la classe la plus proche du garage à vélos, expression que condamnait maman qui préférait qu'on dise bicyclettes. Pour

bavardage, je fus mis à la porte par M^{lle} Longatte. Exposé dans la cour, je me réfugiai dans le garage à vélos, à proximité toutefois de la porte de la classe pour pouvoir réintégrer rapidement celle-ci quand la maîtresse se souviendrait de moi. Je craignais d'être vu en particulier par M. le Censeur, M. Bahuheau. Non qu'il eût une quelconque réputation de férocité, mais parce qu'en sortant de classe, je devais rejoindre maman qui prenait le thé chez M^{me} Granger où M. le Censeur avait ses habitudes... Une confrontation dans ce contexte aurait pu avoir pour moi des conséquences fâcheuses.

Le troisième souvenir concerne un conflit de buvard. M^{lle} Longatte exigeait de ses élèves qu'ils aient un buvard. Personnellement, je trouvais cet objet inutile,



Photo 4 : Ce que l'exclu voyait de la porte de la classe de M^{lle} Longatte.

sale et peu commode... Je n'étais pas trop maladroit et j'évitais les taches. Cependant cette lutte se termina par une colle de deux heures un jeudi matin. Je ne me souviens pas des conséquences à la maison... Mais j'ai un souvenir très précis de l'accueil quasi triomphal que les grands réservèrent au plus jeune collé de la journée. Je fus installé à côté d'un élève de terminale ou de 1^{re} qui était en «permanence» avec les collés et qui me prit sous sa protection... Je crois me souvenir qu'il s'appelait Aupois... Une colle qui me valut de nouvelles connaissances chez les grands, ce dont je n'étais pas peu fier lorsqu'ils me reconnaissaient dans la cour.

En 8^e (photos 5 et 6)

Avec M^{lle} Studer, les souvenirs concernent l'exil du Lycée pour cause d'occupation. Les grands étaient obligés d'aller dans une propriété du Faubourg Saint-Bienheure, tandis que nous, les classes primaires du Lycée, nous étions hébergés dans un local qui longeait le Loir, à la hauteur du pont Saint-Bié, chez M^{me} Bonnigal. En attendant de rentrer dans la cour, nous avons vu passer les lycéens se rendant, à bicyclette, à la Folie aux Roses. Nous avons vu également le fiacre, seul taxi de Vendôme en ces temps difficiles, conduit par le cocher des Pompes funèbres, qui transportait M^{lle} Procureur. Un jour, l'archiviste de la



Photo 5 : Le pont Saint-Bié et la maison Bonnigal.



Photo 6 : L'intérieur de M^{me} Bonnigal.

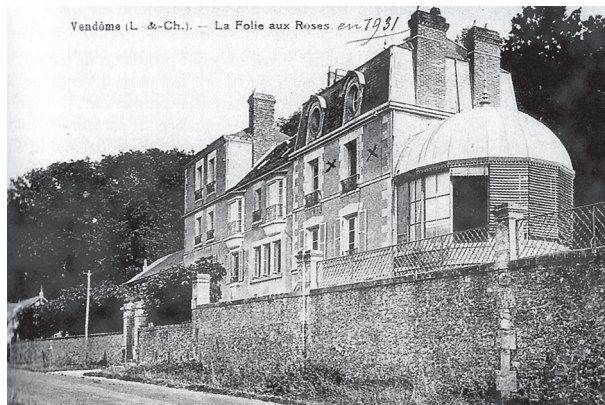


Photo 7 : La Folie aux roses.

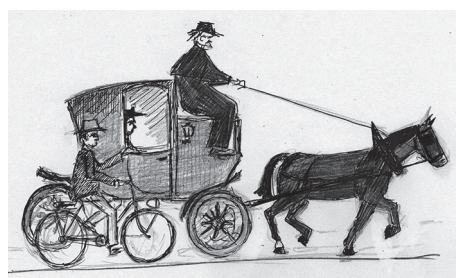


Photo 8 : M. Poulteau et le fiacre de M^{lle} Procureur.

Société, M. Philippe Poulteau, professeur de mathématiques, accroché à la portière de sa collègue d'anglais, pédalait doucement en utilisant la force motrice du cheval de corbillard qui trottait vers la Folie aux Roses (photos 7 et 8).

Homme de confiance, on ne sait pourquoi je le fus à plusieurs reprises durant ma scolarité, j'étais chargé d'aller chercher de l'eau pour les *leçons de choses* chez M^{me} Bonnigal. Cette dame, veuve d'un vétérinaire vendômois, avait un chignon en forme de brioche à tête qui augmentait sa taille de deux ou trois décimètres. Elle avait un sens de l'ordre qui lui était propre et qui me fascinait. Sur la table de la salle à manger et sur plusieurs sièges s'empilaient des journaux sur une hauteur encore supérieure à celle de son chignon. Aller chercher de l'eau était aussi un ordre que je recevais de M. Bourroux qui venait nous initier au dessin et à l'aquarelle.

En 7^e

L'année suivante fut assez extraordinaire. Nous étions toujours avec M^{lle} Studer, et nous avons réintégré quelques bâtiments du Lycée restitués par l'occupant. Le bureau de M. le Proviseur, une pièce lambrissée, voisine du grand parloir, nous tenait lieu de classe. Fenêtre avec une vue magnifique sur le parc (photo 9).

Dans ce cadre très Ancien Régime, nous avons étudié la Révolution Française et nous devions apprendre par cœur le résumé de la leçon. L'ayant récitée à maman, elle me fit remplacer l'expression « les curés » par « les prêtres ». Elle trouvait que l'expression « les curés » était une locution qui sentait trop l'école laïque quelque peu hostile à l'Église. Les curés ! Cela me valut d'avoir 9 au lieu de 10, ce dont je ne suis pas encore remis. J'en suis d'autant plus chagrin que le texte devait effectivement concerner les curés. Les vicaires étant, comme on l'a

dit, réduits, eux, à la portion congrue. Expression qui signifie aujourd'hui, grâce à cette histoire, le contraire de son sens premier, puisque cette portion congrue, justement, ne convenait pas... Encore une bizarrerie de notre langue qui n'en est pas avare (photo 10).

M. Gonze venait, chaque jour, nous distribuer les gâteaux vitaminés que nous donnait le Secours National. Avons-nous chanté *Maréchal, nous voilà !* pour remercier le Chef de l'État qu'on nous disait être à l'origine de cette halte un peu roborative en ces temps de

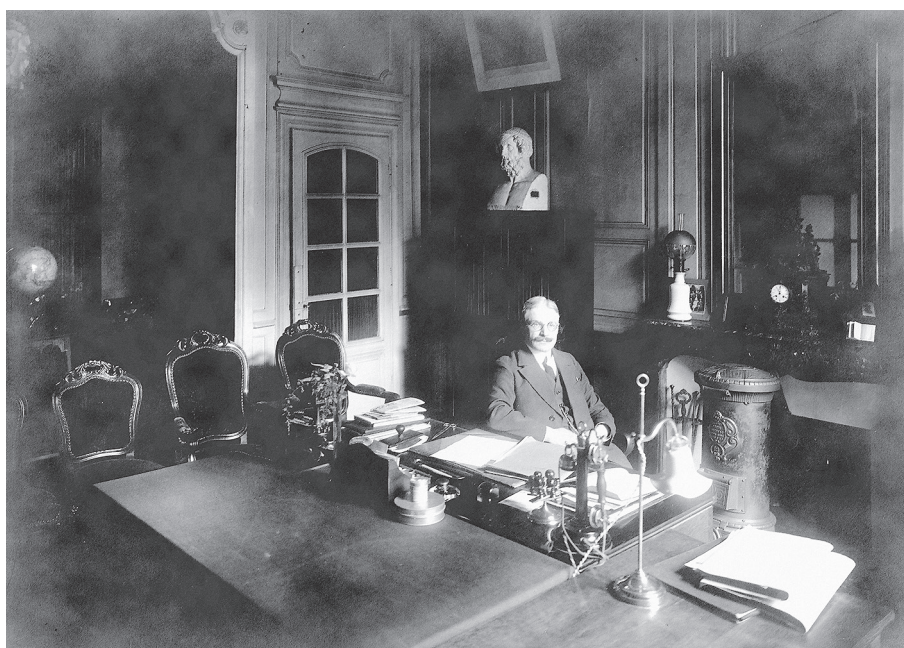


Photo 9 : Le bureau de M. le Proviseur. Classe de 7^e (CM2.)



Photo 10 : 1942, classe de M^{lle} Studer.

restrictions? Je ne sais pas, mais je ne jurerais pas le contraire. Le Grand Parloir, devenu Salle des Actes, était, comme vous le savez, décoré de grands portraits des Vendôme et des Oratoriens. S'y tenait la permanence. Les sabots du cheval du maréchal de Vendôme en ont subi de graves préjudices. De jeunes potaches, vandales et inoccupés, y avaient creusé des trous fort peu esthétiques (photos 11 et 12).

Je me souviens aussi que le tableau avait été décoré de quelques caricatures qui m'avaient semblé réussies. Caricatures de M. Thévenot, professeur d'anglais qu'irrévérencieusement ses élèves appelaient encore le Stew. La légende reçue voulait que son premier cours à Vendôme ait traité de cuisine anglaise et de ragoût. D'où le Stew... À moins que ce soit la malchance qui ait voulu qu'il arrive, de Bourges, avant la guerre, en même temps que le nouveau commissaire de police... Celui-ci avait un fils qui racontait à ses nouveaux camarades les exploits de ses amis de Bourges avec un prof d'anglais... Il le voit passer, le reconnaît et déclare en voyant M. Thévenot : «C'est lui!» Cela aurait, paraît-il, contribué à accélérer le début des chahuts.

La cour de récréation unique était alors la cour de la Chapelle. Nous y étions particulièrement à l'étroit lorsque notre récréation coïncidait avec un inter classe. Les garçons de 7^e avaient trouvé intelligent de se faufiler parmi les groupes des grands qui devaient sérieusement en tenant négligemment leurs serviettes

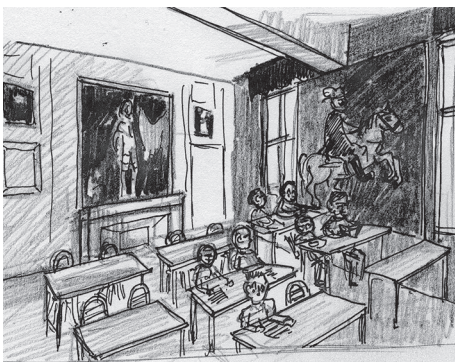


Photo 11 : Le grand parloir devenu permanence...

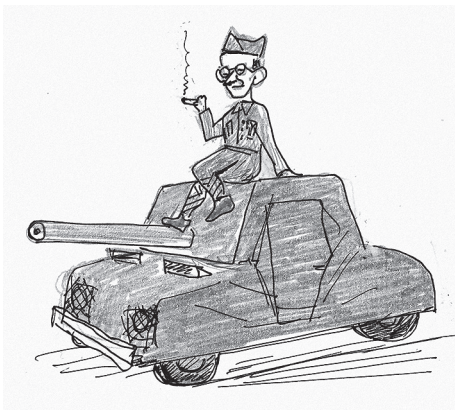


Photo 12 : 1944, caricature du Stew.

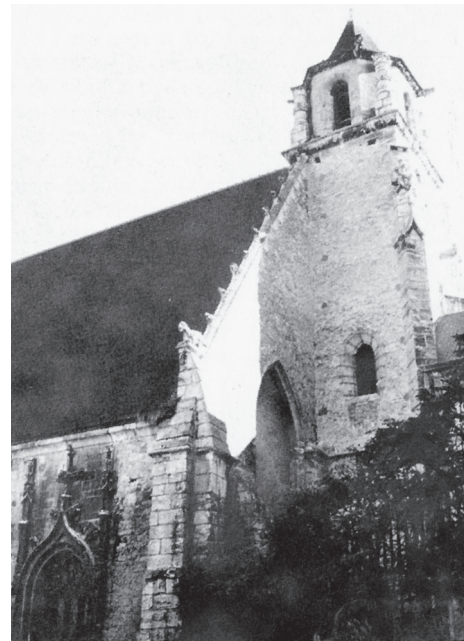


Photo 13 : La cour de la chapelle.

sous le bras. Le jeu consistait à faire tomber les porte-documents par terre... Nous avons mis au point une stratégie assez efficace. À tel point que les repré-sailles ne se firent pas attendre et que je me souviens avoir reçu une fessée magistrale sous le bras d'un élève de 1^{re}! Inutile de dire que je ne me plaignis à personne, et surtout pas à la maison (photo 13)!

En 6^e

Puis vint l'examen d'entrée en 6^e que je suis allé passer à l'école Saint-Lubin. Premier et seul contact pour moi avec l'école primaire, laïque, gratuite et obligatoire... Je fus reçu (photos 14 et 15). Mais cette année fut marquée pour moi par une opération de l'appendicite qui précéda de peu le drame de décembre 1944 où mon père me fut enlevé. J'ai été très marqué et ne suis pratiquement pas allé en classe durant les deuxième et troisième trimestres. Je fus donc contraint de redoubler ma 6^e. Mais déjà, les maux de tête, qui devaient durer quarante ans avant d'être soignés, m'ont valu quelques dispenses... Je fus dispensé d'éducation physique. Grâce à M. Wattiez, le proviseur, je fus autorisé à aller en cours et à y faire ce que je souhaitais. Merci à M. Lebrun qui accepta ce privilège et m'autorisa à faire des tours de parc pour me permettre de me fortifier en cross. Ce qui m'a été fort utile au service militaire...

J'eus également une autre dispense, en 4^e cette fois. Je peinais réellement. Maman, après une rencontre avec M. le Proviseur, m'apprenait que j'étais dispensé de deuxième langue vivante, donc d'allemand. «Il fera des maths et du latin et donc n'aura pas besoin de 2^e langue pour son bac.» Je gardais cependant de ces quelques



Photo 14 : La classe de dessin de M. Léon Bourroux.

jours un bon souvenir de M. Pointeau, et curieusement, les deux premiers vers d'une poésie de Goethe, *Le roi des aulnes, Erbkönig : Wer reitet so spät durch nacht und wind? / Es ist ein Vater mit seinem Kind...* M. Pointeau était deuxième violon dans un orchestre parisien (Pasdeloup ou Lamoureux ? je ne sais). Dirigeant quelques élèves, il nous a fait découvrir le menuet de Boccherini sur la scène du grand théâtre de Vendôme. C'est là que, malgré mon peu d'oreille et de mémoire musicale, j'ai enregistré, pour longtemps, la mélodie du musicien italien de la fin du XVIII^e siècle.

Lors donc de ma deuxième 6^e, j'ai noué une amitié solide avec deux camarades, hélas aujourd'hui disparus. Une amitié que la dispersion de nos carrières n'a jamais altérée : Bernard Melet et Henri Bouchicot (photos 16 et 17). Le dessin nous a rendus complices. Les discussions, en tournant dans la cour des platanes, nous ont permis d'apprendre le dialogue car nous n'étions pas toujours d'accord. Nous étions tous les trois en « classique », le latin nous rassemblait et j'étais de loin le plus nul... Henri a fait Philo, Bernard, Sciences Ex, et moi Math élém... Mais, compte tenu des effectifs, nous étions moins de quarante en Terminale, la plupart des cours étaient communs.

Henry et ses frères venaient chaque jour, à pied, de Montrieux ; Bernard était interne ; moi, j'étais demi-pensionnaire et externe surveillé, boursier, habitant place de la Madeleine : je demeurai au Lycée chaque jour de 8 à 19 h, à moins de cinq minutes de la maison.

Je me souviens qu'en 6^e, Bernard Melet avait fait une rédaction sur l'histoire d'une goutte d'eau. M. Pilou, notre professeur de lettres, nous l'avait lue. Ce texte m'avait fait une forte impression et annonçait déjà que Bernard consacrerait sa vie à enseigner le

français, de la Thaïlande en Colombie en passant par Épernay, d'où il nous fit goûter un Champagne mémorable, puis par Karthoum. Il est mort en Chine à Dalian, autrefois Port Arthur, au service bénévole de l'Alliance Française.



Photo 15 : Gymnase.



Photo 16 : Henry Bouchicot.



Photo 17 : Bernard Melet.



Photo 18 : Composition : le débarquement du 6 juin 1944.

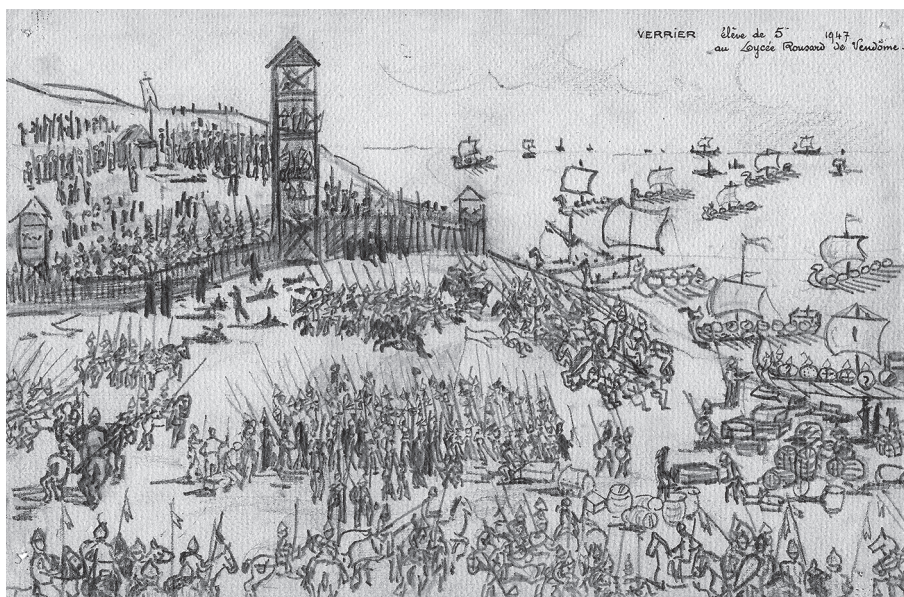


Photo 19 : Hastings...

Personnellement, une rédaction, ou plutôt un sujet, m'a beaucoup marqué... Comme d'autres, je n'avais pas su écrire grand-chose, mais le corrigé a dû être convaincant puisque je me souviens du texte : « Le respect sacré des livres ! » Aujourd'hui, je regarde avec horreur les autodafés, d'où qu'ils viennent, et les bûchers où on jette, avec rage, les livres condamnés.

Quant à Henry Bouchicot, il a enseigné les arts plastiques au Lycée d'Alès, puis à l'université d'Aix-en-Provence. Si en 6^e, M. Bourroux nous avait déclarés premiers ex æquo à la composition de dessin, composition libre sur le débarquement du 6 juin 1944, Henry était de nous trois le plus doué dans cette matière dont il fit son métier.

M. Bourroux, en 6^e, nous fit beaucoup souffrir. En dehors des compositions de dessin d'imagination, nous avons, toute l'année, dessiné des lettres. Des titres de journaux reproduits à l'encre de Chine, des minuscules, des majuscules et l'écriture apprise ainsi nous a permis de connaître et avec précision les règles de la calligraphie. Travail austère mais qui me fut utile (photos 18 et 19).

En 5^e

De la classe de 5^e, je retiendrai d'abord que M. Dujardin nous enseignait la musique. Il était



Photo 20 : M. Dujardin et son violon.

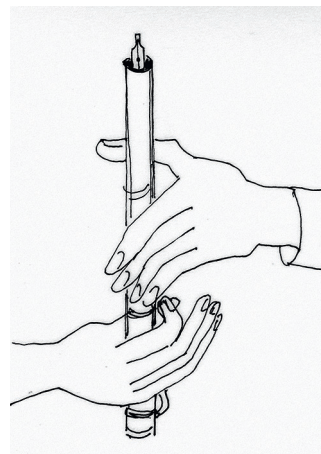


Photo 21 : 1947, le stylo de M^{lle} Procureur.

professeur de violon et nous faisait chanter *Le rêve passe* : « Les voyez-vous, les Hussards, les Dragons, la Garde ! », mais aussi, accompagnés toujours au violon, avec une intensité qui rejoignait les oreilles de M. Hamelin et troublait quelque peu les cours d'histoire géographique des grandes classes, lorsque nous chantions à pleins gosiers : « Ah ! Les crococo, les crococo, les crocodiles, sur les bords du Nil, ils sont partis, n'en parlons plus !... » (photo 20). De plus, ce cher M. Dujardin m'avait confié la mission d'aller chercher son « violon qui était, pensait-il, ainsi, en sécurité, dans une armoire fermée à clef dans une classe voisine ». Un jour, après avoir constaté dans une veillée scoute que quelques graviers introduits dans l'âme d'un violon lui conféraient un extraordinaire son de vielle, je m'y risquai. J'apportai le violon soigneusement enfermé dans sa boîte. M. Dujardin, que nous surnommions affectueusement Tagada, après avoir soigneusement placé son mouchoir immaculé sur son épaule, entreprit d'accorder son instrument. Le résultat dépassa mes espérances. « Verrier, qui a fait ça ? » Je mentis effrontément en disant que cela devait être des secondes et je fus cru... Un bel exemple d'abus de confiance.

En classe d'anglais, M^{lle} Procureur, que nos aînés avaient surnommé Pépette... Allez savoir pourquoi ! Elle avait une méthode qui permettait, presque de façon infaillible, de ne travailler que quelques minutes par cours... Elle nous faisait faire par oral, les exercices du livre. Un numéro par élève et dans l'ordre des places. Avec un rapide calcul, on pouvait préparer le n° 7 tranquillement et lorsque le voisin était interrogé, il suffisait alors de se réveiller pendant le n° 6 ! (photo 21).

M^{lle} Procureur avait un stylo à plume rentrante qu'elle ouvrait selon un rite immuable : le stylo soigneusement décapuchonné, était tenu vertical, vers le haut, et les regards de tous convergeaient vers la plume qui sortait inexorablement... Un jour où le poêle fumait terriblement, M^{lle} Procureur me chargea d'aller chercher M. Boucher, le chauffeur, homme d'entretien chargé des poêles, des Mirus qui étaient sensés adoucir la température, secondant efficacement la chaleur animale... La fumée pouvait avoir un rôle psychologique important



Photo 22 : La métairie : le boissier.

(photo 22). J'allai donc à la recherche de M. Boucher... Au boissier, dans la vieille grange des Oratoriens, et, miracle, il était là. Je lui dis le désir de M^{lle} Procureur de le voir venir à notre secours... « Qu'est-ce qu'elle veut encore, cette vieille... ? » Je crois me souvenir du qualificatif que ma bonne éducation m'empêche de citer. Il arrive. La fumée emplit la classe. M^{lle} Procureur lui dit : « Monsieur Boucher, nous baignons dans l'oxyde de carbone ! » Le tuyau qui passe au-dessus du bureau du professeur est démanché... Boucher monte sur une chaise, puis sur le bureau où M^{lle} Procureur essaie de sauver ses affaires. Il fait tomber un peu de suie... Il conclut par un « ça va aller ! » encourageant et disparaît dans l'aube qui pointe à peine en ce matin d'hiver (photo 23). De plus, il ne s'agissait pas, et heureusement, d'oxyde de carbone, mais tout simplement de gaz carbonique qui, lui, n'est pas toxique !

En classe d'histoire, avec un jeune professeur, M^{lle} Leroy, je bavardais avec mon voisin Capet, le fils du professeur de mathématiques de math élém. « Que Verrier bavarde, rien d'étonnant. Mais vous, Capet ! C'est surprenant ! » Je risquai alors, d'un ton sentencieux, un : « Il ne faut pas se fier aux apparences ! » qui

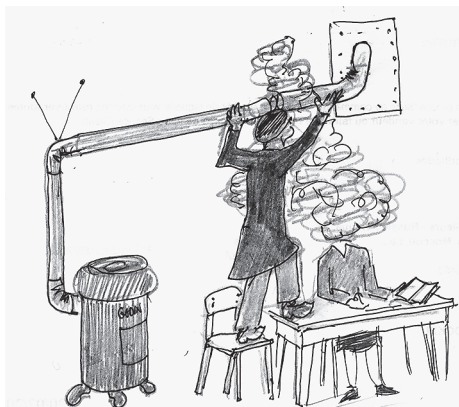


Photo 23 : Boucher et M^{lle} Procureur.

me valut d'aller voir à la porte si les apparences y étaient. Enfin, nous avons eu en français et en latin, M. Veyrat. Il nous fit apprendre, et grâce à lui, je pourrais vous les réciter encore, deux textes assez longs qui nous occupèrent toute l'année ou à peu près. Dix lignes par dix lignes chaque semaine avec effet rétroactif.

La scène 1 de l'acte I des *Plaideurs* de Racine, le monologue de Petitjean : «Ma foi sur l'avenir bien fou qui se fiera...» et la tirade du nez de Cyrano. «Ah ! non, c'est un peu court, jeune homme...» Souvenirs d'un entraînement de la mémoire qui me fut bien utile.

En instruction religieuse, nous avons eu, compte tenu de la disparition de l'abbé Plat, M. le chanoine Jean Hahusseau. Comme de nombreux prêtres de sa génération, il était très marqué par les souvenirs de la Grande Guerre et était commandant de réserve. Aucun souvenir de son message religieux ! Mais une anecdote qui m'a

appris un mot pour toujours : un garçon vient à l'infirmerie et se plaint «d'un ongle incarné dans la chair»... L'infirmier, un confrère de notre aumônier, lui répond : «C'est un pléonasme !» Et le garçon de dire à ses camarades qu'il avait encore mal à son pléonasme. Cette anecdote me rend modeste sur l'efficacité éducative des anecdotes quant au sujet enseigné.

En 4^e (photos 24 et 25)

Ce fut l'arrivée des filles du collège Joachim du Bellay qui venaient renforcer les effectifs squelettiques du lycée de Vendôme dont Blois, depuis un siècle, réclamait les prérogatives : proviseur, censeur, professeurs agrégés... L'effectif s'est accru considérablement et les classes furent dédoublées en classiques et modernes. Nous nous retrouvions cependant entre garçons le lundi matin pour notre premier cours de travaux manuels. Les filles, elles, se retrouvaient en couture. Autre temps, autres mœurs.

Nous étions ravis de nous retrouver dans une configuration proche de celle de l'année précédente. Nous retrouvions nos camarades de 4^e Moderne. Nous rencontrons alors, pour la première fois, M^{lle} Trocmé. Venant du collège, elle remplaçait l'autoritaire M. Bourroux. La grande spécialiste des fresques de la Vallée du Loir, se trouvait en face d'une bande de galopins qui ignoraient tout de ses précieux travaux, de sa compétence et de sa notoriété. Elle était habillée comme M^{me} la Marquise de Grand Air, la patronne de *Bécassine* : chapeau cloche et jupe entravée, mode 1925. Pour prendre en main cette classe nouvelle, elle avait imaginé, la saison aidant, de nous faire sculpter des marrons... Je crois qu'il y eut davantage de marrons

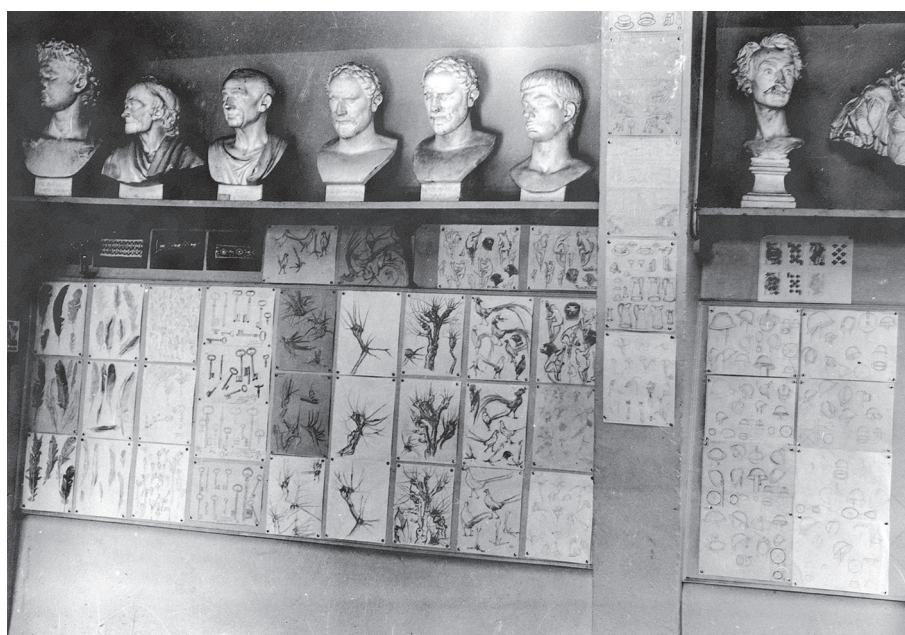


Photo 24 : 1947, la classe de dessin.

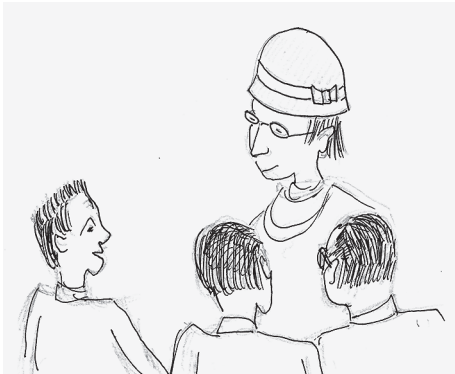


Photo 25 : M^{lle} Trocmé et les galopins.

volants que de marrons sculptés. Ce fut le début d'une période difficile qui s'acheva, je crois, pour notre professeur, avant la fin de l'année.

Nous avions cours de travaux manuels le matin, entre garçons, et cours de dessin l'après-midi où nous retrouvions « nos » filles. Comme il m'arrivait aussi de bavarder, M^{lle} Trocmé nous donnait des verbes. Il s'agissait de copier le verbe à toutes les personnes de tous les temps, y compris l'imparfait du subjonctif ! Crapule de tempérament, j'ai essayé : « Pas terminé, mademoiselle, ce soir sans faute ! » Et, le soir, consultant sa liste : « Verrier, votre verbe ! – Mademoiselle, je vous l'ai remis ce matin ! » Le drame, c'est que cela fonctionnait et ainsi, involontairement, produisait l'encouragement au mensonge... Un autre abus de confiance... décidément...

Cette malheureuse M^{lle} Trocmé connut une épreuve dont je suis aujourd'hui encore désolé. Un après-midi, notre professeur de dessin rentra dans un placard où

était rangée l'exceptionnelle collection des plâtres dont les plus anciens devaient dater du collège des Oratoriens... L'un de nous, un garçon scolairement un peu en retard qui devait mesurer plus d'un mètre soixante dix – ce qui m'a toujours paru grand – et qui lui donnait une supériorité physique incontestable sur son professeur, se leva et ferma la porte du placard. La pauvre M^{lle} Trocmé, enfermée dans le noir, martelait la porte en criant : « Ouvrez ! Ouvrez ! » Notre camarade dont je tairai le nom ouvrit. M^{lle} Trocmé tenta alors de le gifler, mais c'est lui qui l'a frappée... Tout cela dans un charivari qui avait provoqué la venue du professeur qui enseignait dans le laboratoire de physique voisin. Je ne sais pas ce qu'il avait vu, mais il fit avertir les autorités. Quelques minutes plus tard, MM. les proviseur et censeur débarquaient dans la classe. Rapide échange à voix basse avec M^{lle} Trocmé. Le coupable est parti avec les autorités. Je ne devais, personnellement, jamais plus le revoir. Mise à la porte définitive et immédiate. Les enseignants étaient alors protégés par l'institution de façon rapide et efficace, tant il est vrai que, pour les enfants, l'immédiateté de la sanction renforcée incontestablement son efficacité et son exemplarité... Autre temps, autres mœurs...

Ce qui est certain, c'est que, si je rappelle cet événement, je le fais, sans gloire, pour dire qu'enseigner ne fut jamais facile. Les professeurs venant du collège et confrontés aux premières classes mixtes de l'Éducation nationale furent des victimes de la méchanceté des enfants. *Cet âge est sans pitié*... comme le disait le bon La Fontaine d'un enfant qualifié de fripon ! Une ou deux collègues de M^{lle} Trocmé disparurent également au bout de la première ou de la deuxième année (photo 26).

En ce temps-là, la mixité a été salutaire parce qu'elle était accompagnée d'une discipline sans faille. Je me



Photo 26 : 1948, la classe de M^{lle} Desneux.

souviens de notre déception, à nous les garçons, devant les résultats des compositions du premier trimestre. Mais, contrairement à ce qui se passe aujourd'hui, nous n'en prîmes pas notre parti et le deuxième trimestre nous fut plus favorable ! La fureur intérieure de Bernard Melet de se voir surclassé par Annette Labbé, se révéla efficace par l'émulation ainsi provoquée. Nous étions sous la férule attentive et remarquable de M^{lle} Desneux que tous respectaient et sur laquelle aucune anecdote drolatique ne me revient.

Sauf que, je me souviens que, lorsque je fus ordonné prêtre, je me confessai à la chrétienne qu'était mon ancien professeur de latin. Malgré des notes peu glorieuses, j'ai conservé le latin devenu pour moi obligatoire du fait de mon étude d'une seule langue vivante. Mais j'aurais considéré comme un déshonneur d'abandonner la langue de Cicéron... Je ne pensais pas alors à la langue liturgique. Et je confessai donc à mon ancien professeur de latin que je n'avais jamais appris sérieusement ni la troisième, ni la quatrième, ni la cinquième déclinaison et que les verbes irréguliers étaient pour moi l'objet de devinettes qui rendaient intéressantes les versions latines. Je crois n'avoir jamais eu de « non sens », mais quant aux « contre-sens » je vous laisse imaginer les réactions des professeurs de latin. « La version latine n'est pas une devinette ! » Je dus me mettre plus sérieusement au travail, plus tard, au séminaire... Mais le temps perdu ne se rattrape jamais.

M^{lle} Bouni, m'a donné le premier prix de chant... Elle s'en est repentie l'année suivante, après la mue !

En 3^e

Sous la direction d'une jeune femme professeur de dessin, dont le nom m'échappe, Bernard, Henri et moi, avons été chargés de la décoration du Foyer des élèves – je me souviens qu'il y avait trois banderoles peintes, d'environ trois mètres sur quatre-vingts centimètres, type BD (photo 27). Celle dont j'avais la charge était : *l'épopée de François 1^{er}*. Ce qui, pour un futur curé de Chambord, devait être prémonitoire ! – Le foyer était un lieu nouveau dans le lycée installé dans l'ancien atelier perpendiculaire à la rue Saint-Jacques et dans le prolongement de l'aile Louis XVI, aujourd'hui disparue, que nous appelions le bâtiment ouest. Dans ce bâtiment (photo 28) les internes et les demi-pensionnaires se réfugiaient clandestinement pendant les récréations pour jouer aux cartes, belote ou bridge suivant le niveau.



Photo 27 : les fresques du foyer.



Photo 28 : Le bâtiment ouest...

Cela valut à plusieurs d'entre nous, après une opération coup de poing du Censeur, M. Bussemey, plusieurs heures de colle. Je pense que cet événement pourrait être confirmé par un certain Paul Ladevie qui nous initiait aux subtilités du bridge. Sans doute était-il en terminale ou en 1^{re} et moi en 2nde (photo 29).

En 3^e encore, M. Proust, professeur de philosophie, pour compléter son horaire, nous enseignait l'Instruction civique. Comme plus tard en philo, il nous dictait un cours sans omettre la ponctuation, d'où son surnom le Stop. « Mettez point, point, point, non, rayez, mettez virgule ! »

Premier cours sur les différentes formes de gouvernement. Et, au cours suivant, il prit la liste par ordre alphabétique et commença par la fin : je fus donc interrogé. « Verrier, quelles sont les différentes formes de gouvernement ? » et moi, sur le même ton : « Il y a trois sortes de gouvernement, m'sieur... » Je l'avais imité, et cela n'était pas prémédité. Rires. Et le délicat M. Proust reprit la classe : « C'est pas gentil de vous moquer de votre petit camarade ! » Cela limita les rires sans contenir les sourires. Ce qui est certain, c'est que je ne fus jamais plus interrogé cette année-là, et qu'avec une excellente moyenne, avec une seule bonne note, c'est plus facile ! Je figurais, dans son esprit, parmi les meilleurs élèves de la classe, ce que je n'étais absolument pas (photo 30).



Photo 29 : M. Proust.

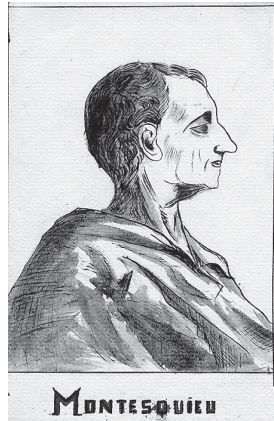


Photo 30 : Montesquieu.

À la fin de l'année, alors que, sur la cour de récréation, tous les camarades me signalaient l'arrivée de M. Proust pour que je reprenne la voix qu'il connaissait, notre professeur déclara que trois d'entre nous seraient choisis pour écrire et décorer un devoir d'honneur, illustré, dont il donnerait le sujet aux heureux élus pour que les devoirs soient affichés dans la salle des Actes avant la Distribution solennelle des prix. Je fus l'un d'eux. Le sujet était, je crois : *Présenter Montesquieu et l'Esprit des lois...* En 3^e, à cette époque, on ne doutait pas des élèves. Je commençai par faire un dessin de Montesquieu que j'ai miraculeusement retrouvé dans les papiers de maman. Quant au texte, il commençait par : « Montesquieu, dans *l'Esprit des lois...* » C'est le seul souvenir que j'en ai. En effet le dernier cours fut

celui de la dernière épreuve. Chacun des trois élus dut lire son travail. J'étais le dernier. Je commençai donc : « Montesquieu, dans *l'Esprit des lois...* » qui fut accompagné par un grand éclat de rire et par le même « C'est pas gentil de vous moquer de votre petit camarade ». Je recommençai sur le même ton et fus interrompu par M. Proust : « Verrier, je ne voudrais pas vous faire de peine, mais pouvez-vous passer votre copie à M^{lle} Desbrée, votre voisine, pour qu'elle lise votre travail, parce que vous n'avez pas une voix qui porte, vous ! » Inutile de dire que j'étais plutôt réputé pour avoir le verbe haut. Néanmoins la délicatesse du professeur a été fort appréciée de mes camarades et de moi-même.

Là pourrait se terminer cette histoire, mais il n'en est rien... (photo 31). En classe de 3^e, M. Veyrat nous fit jouer pour la fête du Lycée, dans un théâtre de verdure dans le parc, *La Comédie de celui qui épousa une femme muette* d'Anatole France. J'en étais le héros et j'étais sur scène du début à la fin où, ayant réussi à faire guérir mon épouse qui devint une insupportable bavarde, il s'agissait de Nicole Graveau, je demandais à devenir sourd pour ne plus l'entendre. Cela se produisait dans un grand nuage de farine insufflée dans mes oreilles... Je ne sais pourquoi M. Proust n'assista pas à la représentation où j'avais, évidemment, ma voix de tous les jours...

En 2^{nde} (photo 32)

L'année suivante, nous avons eu, en classe de 2^{nde}, un professeur exceptionnel : M. Pierre Citron, jeune agrégé, spécialiste et ami de Giono, devenu par la suite un universitaire réputé comme étant un des meilleurs



Photo 31 : 1949, classe de M. Veyrat.



Photo 32 : 1950, la classe de M. Citron.

connaisseurs de Flaubert. Sa leçon inaugurale est restée gravée dans ma mémoire, au moins en partie. « Il y a au programme de seconde Pascal. Pascal est un chrétien et je n'y comprends rien. Alors je me suis mis d'accord avec mon collègue de 1^{re}, M. Bernardon, qui, lui, va à la messe tous les matins et qui vous expliquera Pascal l'année prochaine, et nous, nous étudierons Prévert ! » Ce qui s'est fait. Le moins qu'on puisse dire, c'est que cela devait être une première au lycée Ronsard.

M. Citron avait commencé son cours en disant : « Je m'appelle Citron et je n'ai jamais eu de surnom ! » Et il avait conclu par : « Si, un jour, je choque un chrétien par une réflexion, qu'il vienne me voir en fin de cours, car mon propos est de ne blesser personne ! » Sans politiser le débat, je me risquais à dire qu'il s'agissait, à mon sens, d'une laïcité ouverte et intelligente...

Cette année-là, 1949-1950, M. Wattiez, notre proviseur, a prié M. Citron d'organiser la représentation théâtrale de la fête du Lycée (photos 33 et 34). M. Citron réunit donc les élèves de 2nde et 1^{re} volontaires pour jouer. Il nous tint alors ce discours : « Il y a beaucoup de bonnes pièces dans le répertoire, mais je n'en ai pas trouvé qui me convienne, aussi je vous propose d'en écrire une... L'un d'entre vous écrira un scénario en partant de la liste des personnages que vous souhaitez incarner. On découpera en actes et en scènes, et chacun écrira son rôle dans l'esprit de l'intrigue définie par le scénario. »

Il nous proposa donc d'écrire sur un papier le rôle qu'on aimerait tenir... Mon voisin, au motif de son important appendice nasal, écrivit : Cyrano de Bergerac... Je lui fis remarquer que cela ne serait pas

forcément facile à caser dans le scénario et moi j'écrivis, je n'ose pas dire modestement, un vieux grand-père. Bernard Melet proposa un scénario qui plut à notre impresario. Avait-il entendu parler de mes exploits en Instruction civique ? Je ne sais. Mais je me souviens qu'il m'attribua un rôle d'entrée : « Verrier vous jouerez le rôle du chœur grec. Vous commenterez l'action et, vieux grand-père, vous raconterez vos souvenirs de potache. »

Avec la complicité de Bernard, nous nous sommes engouffrés dans la brèche. Le titre était : *Les sales Gosses*. Comédie en un acte, écrite par les Acteurs et jouée par les Auteurs. On aurait bien pris comme titre *Les Enfants terribles*, mais Cocteau venait de les publier. De plus, avec les scouts, nous avions joué *Les Enfants sages*, d'un certain Paul Vandenberghe. Notre titre a donc profité de toutes ces circonstances. Le grand théâtre ayant brûlé, nous avons joué sur la scène de la Salle de la coopérative qui donnait sur le Champ de Foire. Le premier rang était si proche que, si nous étions tombés de la scène, nous nous serions retrouvés sur les genoux M. le Sous-préfet.

Il m'était donc facile de faire allusion à : « Un professeur de philosophie, qui disait toujours « Point, point », et qu'on appelait le Stop... » Bernard Melet m'a encouragé à parler des promenades de l'internat où « On rencontrait le sous-préfet, sanglé sur son cheval, ah ! la pauvre bête ! » Et autres fariboles de la même veine... Mais il y avait un obstacle à cette allusion au tour de taille du représentant de l'État à Vendôme, sa fille jouait dans la pièce et nous ne voulions pas qu'elle puisse se retirer avant la fin... Bernard s'en ouvrit à M. Citron.

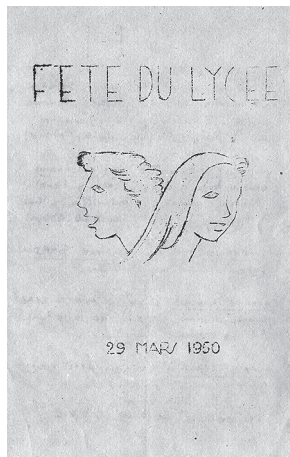


Photo 33 : Programme de la fête du Lycée.

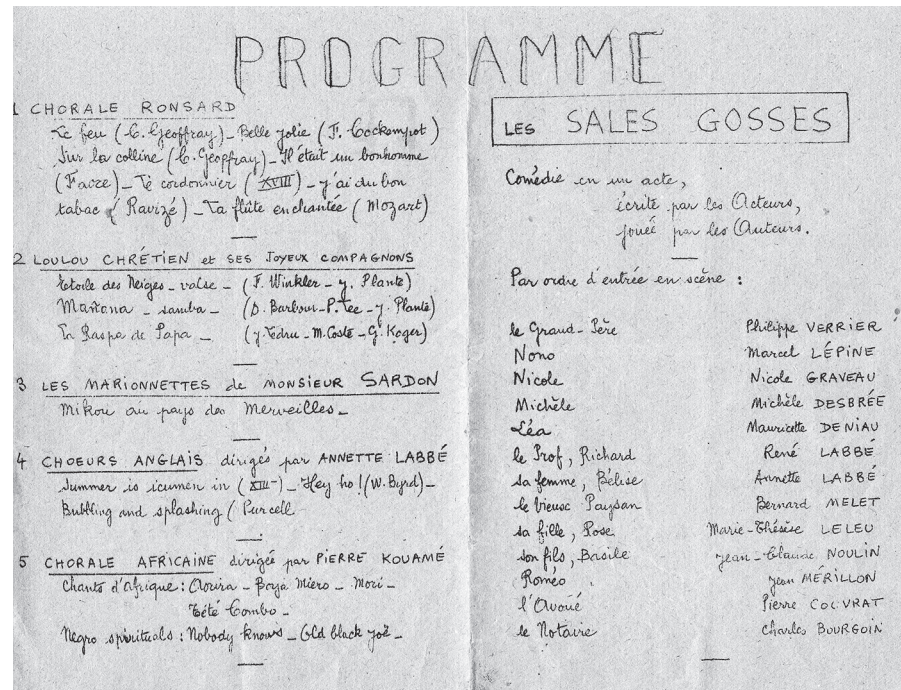


Photo 34 : Programme : Les sales Gosses.

Ravi, il nous dit qu'il n'y aurait qu'à le dire qu'à la séance officielle, en la présence du représentant de l'État, et qu'il occuperait sa fille dans les coulisses pendant que je débiterais la tirade. Ce qui se fit. Mais, M. Proust eut vent de ce qui le concernait. Il vint donc à la répétition générale. «Monsieur, qu'est-ce qu'on fait? – On joue la pièce!» nous répondit-il. À la fin de la répétition, M. Proust vint demander à son collègue de retirer ce qui le concernait... M. Citron lui répondit que d'autres collègues étaient également légèrement égratignés, que c'était une revue... Il termina en lui disant : «Vous avez entendu? Qu'est-ce qu'ils boivent sur scène? De la citronnade évidemment, et ça c'est pour moi!» M. Proust ne fut pas convaincu... mais, avant de partir, il dirigea son classique mégot vers moi en me disant : «Vous, Verrier, vous êtes un humoriste, vous!» Il me souriait et ne m'en tint jamais rigueur, en particulier lorsque, plus tard, je suivis ses cours de philosophie.

Quant à Pierre Citron, il ne me fit qu'une remarque concernant un engagement religieux que je ne cachais pas. Nous livrant une phrase de Claudel qui citait *L'Apocalypse*, il posa la question : «Qui a lu *L'Apocalypse* ici?» Devant le mutisme général, il se tourna vers moi – j'occupais la place près de la fenêtre, à une table de l'étude où nous avions classe, parallèle au mur, et légèrement en arrière des professeurs, place éminemment stratégique où je voyais sans être vu des enseignants, mais vu de tous mes camarades – et il me dit : «Eh! bien Verrier, qu'est-ce qu'ils foutent tes curés? C'est quand même pas à moi de te dire de lire la Bible?» La phrase répétée à M. le Chanoine Gaulandeau, notre aumônier, fit long feu et je compris très très

vite qu'il n'était pas du tout nécessaire d'insister... Cela contribua à expliquer la phrase du chanoine : «Tu m'as tellement embêté avec tes questions que je n'ai jamais donné un prix d'Instruction religieuse.» Annette Labbé était certainement une élève plus brillante et plus confortable... (photos 35 et 36).

En 2^{nde}, nous attendions avec impatience les sorties de géographie organisée les années précédentes par M. Hamelin. L'enseignement de la géographie générale qui était alors au programme de seconde nous a laissé, à tous, je pense, de très bons souvenirs. M. Hamelin qui était accompagné, en tandem, par son épouse, dirigeait les manœuvres comme l'officier de réserve qu'il était. Nous l'appelions familièrement Poil-poil sans savoir pourquoi. Mais un jour de manœuvres pour réservistes auquel mon frère aîné avait participé, il me dit : «J'ai rencontré ton prof que vous appelez poil-poil...»



Photo 35 : Annette Labbé.

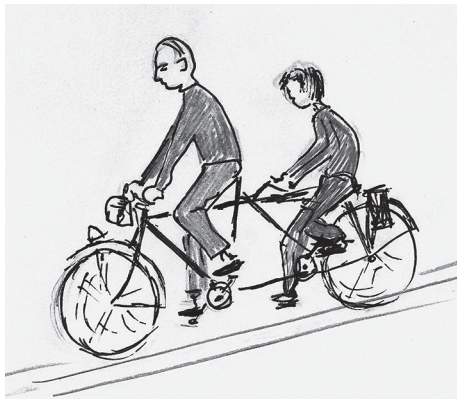


Photo 36 : Le tandem de M. et M^{me} Hamelin.

Devant mon étonnement, il me fit un portrait vraisemblable de M. Hamelin se frottant les mains en disant : «C'est au poil poil!» Phrase qu'il avait dû prononcer devant des potaches et qu'il ne répétait plus en leur compagnie, et pour cause, il savait . Nous savions qu'il savait, aussi ne l'a-t-il sans doute jamais entendu de la part d'une élève...

Nous avons donc découvert la vallée du Loir et les méandres du Loir parfaitement visibles du haut du donjon de Lavardin. Inutile de vous dire que l'histoire générale et locale émaillait les promenades géographiques.!

Nous allions deux par deux avec des règles d'espacement comme dans les convois militaires et avec une régulation de la vitesse que mon compteur m'avait valu d'assurer : « 15 km/h maximum sans accélérer dans les descentes : – Les autres continuent à monter lorsque vous descendez ! Et lorsque vous attaquez une montée, vous les retardez. Rouler régulièrement est une condition de la bonne marche de la colonne. Vous faites attention afin de ne pas emmêler vos guidons. » C'était une allusion à une chute d'une année précédente et tout cela n'était possible qu'en raison de la faible circulation des années 50. Nous avons vu, un jour de pluie, le torrent de Saint-Ouen et son bassin de réception : une carrière. Le lit du torrent le long du coteau et enfin, en bas, le cône de déjection : un petit tas de graviers que charriait le mince filet d'eau du torrent... Cela reste gravé pour la vie. La perte du Boulon, le château de La Mézière, Fort Girard, le Gué-du-Loir et tant d'autres lieux restent ainsi gravés dans nos mémoires. Les promenades géographiques avaient lieu le jeudi, en dehors du temps scolaire, mais personne n'aurait songé à les manquer. Nous savions que notre professeur nous donnait son temps et son savoir gratuitement, avec sa compétence et de tout son cœur ! (photo 37).

Après une composition d'histoire, M. Hamelin rend les copies. Il en garde une, celle d'Annette Labbé, à qui il dit d'un ton grave : «M^{lle} Labbé, veuillez venir au tableau.» Annette se lève et vient auprès de lui. Il continue : «M^{lle} Labbé, vous avez introduit dans votre texte de composition l'intégrale de la lettre de demande

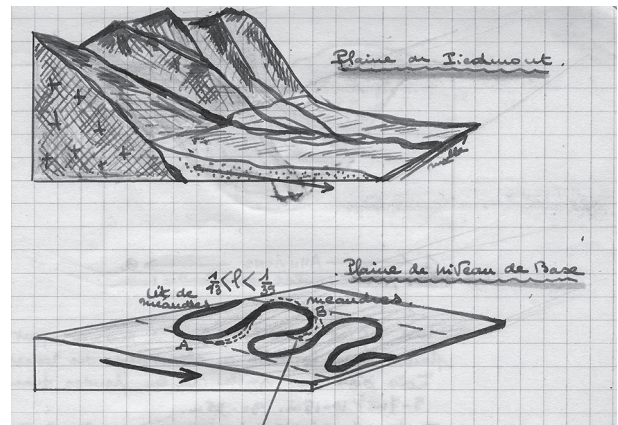


Photo 37 : 1950, géographie générale avec M. Hamelin : les méandres.

de grâce d'Orsini à Napoléon III. (Écrite de sa prison après l'attentat manqué.) Si vous ne l'avez pas copiée le jour de la composition, veuillez nous la réciter.» Et Annette récita la lettre in extenso, sans erreur, et avec une certaine émotion due au texte lui-même ou peut-être aux circonstances de la récitation. La récitation achevée, M. Hamelin lui dit, à peu près : « Non seulement vous avez une excellente mémoire, mais vous savez l'utiliser intelligemment. Vous avez 19. »

De la 2^{de} à la terminale, nous avons des cours de dessin facultatifs. Ils avaient lieu le samedi soir après la fin des autres cours à 17 h. Nous étions une vingtaine sur un effectif total de 150 élèves de ce qu'on appellerait aujourd'hui le lycée, pour employer cette expression dans son acception XX^e siècle finissant. Nous dessinions et peignions dans cette magnifique classe de dessin créée par les Oratoriens avec ses verrières sous les toits. M^{lle} Armande Gassian faisait ses premières armes et son enthousiasme fut communicatif. Dès qu'on allumait l'électricité, nous ne pouvions plus peindre et nous étions appelés à faire de l'histoire de l'art. Les diapositives n'existaient pas encore et nous avons feuilleté ensemble de magnifiques ouvrages et découvert les œuvres d'art du monde. Un jour que nous avions été particulièrement passionnés par notre professeur, nous ne descendîmes que vers 19 h 30... Le concierge était absent et le portail fermé. M^{me} Gassian dut aller sonner à la porte de l'appartement de M. le Censeur. Nous n'avons jamais su comment elle avait été accueillie par M. Bussemey, mais il est descendu nous ouvrir sans que nous en gardions un souvenir cuisant...

Un voyage organisé à Paris pour visiter les trésors des musées de Berlin nous a laissé, à moi en tous cas, un souvenir impérissable. Ces souvenirs ont été imprimés dans une revue créée par M. Wattiez avec le concours des élèves. Ceux-ci étaient appelés à rédiger et à imprimer un petit journal intitulé *Sous les platanes*. L'imprimerie se trouvait dans le bâtiment, à gauche, lorsqu'on entre aujourd'hui dans les locaux de l'Hôtel de ville par la cour des platanes.

Avec Bernard Melet, nous avons demandé un rendez-vous à M. Wattiez pour lui faire une proposition qui fut acceptée et soutenue par l'administration du Lycée. Nous avons, dans chaque classe, une petite bibliothèque. Nous avons remarqué que les livres y étaient souvent les mêmes. Ainsi toutes les bibliothèques de classe possédaient-elles un livre de la bibliothèque verte d'Edmond About intitulé *L'Homme à l'oreille cassée*. Petit roman bien écrit qui devait sans doute ce succès au fait que le nom de son auteur commençant par un A et se trouvait ainsi en tête des listes des catalogues... Nous avons donc, avec quelques volontaires, rassemblé les bibliothèques de classe en une seule Bibliothèque centrale pour laquelle nous avons obtenu une salle de la cour Balzac.

Lors de la fête du Lycée, nous avons installé au bord du Loir, dans le parc, le Quai des brumes où nous avons vendu, en blouses grises, les livres en double à des prix imbattables. Cela permit d'enrichir les collections.

En rédigeant ces notes, je ne peux m'empêcher de penser à un livre écrit par le général Weygand. Son titre exprime bien le ton de son ouvrage : *En lisant les mémoires du Général de Gaulle*. Le chapitre trois, je crois, est intitulé : *Le moi haïssable* et commence par cette ligne : « Que le lecteur se rassure, c'est de moi qu'il s'agit ! » Je me demande si je ne devrais pas faire cette citation pour vous prier d'excuser l'hypertrophie du « moi » de ces souvenirs... J'avoue que ces souvenirs tournent autour des miens et qu'il est trop tard aujourd'hui, hélas, pour faire appel à de nombreux comparses dont les visages restent présents dans ma mémoire. De tous mes professeurs, seule M^{me} Carvès, Armande Gassian, notre guide dans le monde des arts

plastiques reste parmi nous et j'ai pu lui faire part de ce modeste travail.

En 1^{re} (photo 38)

En classe de 1^{re}, nous avons donc étudié Pascal ! Nous avons eu une très grande chance en ayant eu M. Citron. Nous en eûmes une autre avec M. Georges Bernardon, agrégé de l'Université, professeur de rhétorique au lycée de Vendôme. Son accent disait-on était bourguignon. M. Bernardon avait dû tenir des propos politiques qui lui valurent, à la Libération, une promotion qui le faisait passer de professeur de Khâgne à Louis-le-Grand à la classe de 1^{re} à Vendôme...

Son expérience et sa culture étaient immenses. Je ne me souviens pas de l'avoir vu lire une citation. Il savait tout par cœur. Je n'oublierais jamais le parallèle qu'il fit entre l'art oratoire et la prose. Il nous écrivit, sur la partie gauche du tableau, le récit de la bataille de Rocroi dans l'oraison funèbre du grand Condé par Bossuet. Puis, détachant, ligne à ligne, il nous transcrivit le même récit dans *l'Histoire du siècle de Louis XIV* de Voltaire. Il avait dû nous dire que nous pouvions vérifier les textes dans notre manuel (Chevalier-Audiat) en nous en indiquant les pages... Je l'entends encore rythmer les phrases de Bossuet, comme la prosodie latine qu'il nous apprenait en latin, et de nous faire goûter ensuite la limpidité de la prose de Voltaire.

M. Bernardon portait un costume bleu marine. Il avait la fâcheuse habitude d'essuyer ses mains pleines de craie sur les revers de son veston. La craie de cette époque était encore faite de carbonate de calcium qui



Photo 38 : 1951, classe de M. Bernardon.



Photo 39 : Hélène de Constantin.

Photo 40 : 1951, Bernardon :
« M^{lle} de Constantin, sortez ! »

Photo 41 : Claude Bronner.

générât une poussière blanche assez grasse pour résister à un léger brossage... Depuis la craie a été remplacée par du sulfate de baryum, ce qui a dû contrarier les expériences destinées à mettre en évidence le gaz carbonique grâce à un peu de vinaigre ! Avec les tableaux blancs ou même numériques, cette anecdote appartient désormais à l'histoire ancienne.

M. Bernardon regardait l'heure en confrontant l'heure de sa montre-bracelet à celle de l'oignon qu'il portait dans son gousset ! Nous avons souri, mais nous nous sommes gardés de toute réflexion. Il nous donnait nos textes de version latine hebdomadaire, ou presque, sous forme manuscrite pour que nous ne puissions avoir les références. Ces textes étaient reproduits, à la pierre humide, avec cette encre violette caractéristique des carbones manuels. Pour suppléer la mauvaise qualité de la reproduction, il nous lisait les textes le lundi matin. Comme il arrivait d'Orléans, il avait dû prendre un car très matinal et, ayant manqué de sommeil, il baillait en lisant... Cela donnait à peu près cela : *Sic te diva potens Cypri, sic fratres Helenae, lucida sidera, ventorum regat pater...* Le *regat pater* s'évanouissait dans un bâillement prolongé que nous ne songions pas à reproduire...

En cours de latin, jugeant que nos connaissances grammaticales étaient faibles, il nous inventa une petite grammaire latine que j'ai regretté de n'avoir pas conservée. Il nous rendit plus tard les résultats de la composition de thème latin. Il nous tint, à peu près, ce discours : « Je me suis donné la peine de vous faire réviser la grammaire latine. J'ai vraiment perdu mon temps ! J'ose espérer que vous le faites exprès ! Ceux qui ont 6 ou moins (les notes étaient sur 20), il est inutile de prendre la correction. La situation est désespérée. » Et il commence donc le corrigé.

Nous sommes deux à avoir reçu au cours précédent, cours d'anglais de M. Julien, une revue illustrée en couleur que nous sortons puisque nous avons 6 l'un et l'autre. La revue était suffisamment visible pour que M. Bernardon m'apostrophe assez rapidement : « Alors, Verrier, vous savez trop de latin sans doute ? Faites-moi le plaisir de prendre la correction ! » Ce que je fis aussitôt, sans discuter. L'autre élève était Hélène de Constantin, fille de l'épouse de M. le Proviseur, qui revenait d'un séjour aux États-Unis pour redoubler sa

première à Vendôme. Son niveau d'anglais expliquait mieux que, pour moi, le prêt de la revue américaine qu'elle lisait ostensiblement presque devant notre professeur. L'apostrophe dont j'avais été l'objet ne l'avait absolument pas troublée. Elle commit alors l'erreur de dire un mot à sa voisine... C'est ainsi que la foudre est tombée ! (photos 39 et 40).

« M^{lle} de Constantin, ce n'est pas parce que vous êtes la fille de M. le Proviseur que vous m'intimidez le moins du monde. Non seulement, vous ne faites rien, mais vous distrayez votre voisine, M^{lle} Laroche, qui ne demande du teste que cela. Alors M^{lle} de Constantin, vous allez prendre vos affaires et quitter cette classe. Vous saurez qu'aucune force ni divine ni terrestre ne pourra vous faire réintégrer cette classe sans que moi, Georges Bernardon, je n'y ai donné mon assentiment. Sortez ! » Hélène est sortie lentement, avec calme et dignité, et n'a repassé la porte de la classe de M. Bernardon que quelques jours plus tard. Nous avons difficilement maîtrisé nos réactions mais, par la suite, nous avons beaucoup ri... Quant à Pascal, pour étudier *Les Provinciales*, M. Bernardon nous a fait un cours, qui, je crois, a duré au moins deux semaines, sur la théologie de la grâce. Saint Augustin, Saint Thomas d'Aquin, Luther et Cajetan, Calvin, Molina et, bien entendu, Jansénius, Quesnel et les MM. de Port Royal. J'ai beaucoup regretté de n'avoir pas conservé mes notes, surtout lorsque j'ai eu la Grâce comme sujet d'étude pour le baccalauréat de théologie quelques années plus tard.

Rendant les copies, il avait des phrases assassines. « Verrier, c'est mieux. 7 ! » Notes sur 20 évidemment. Avec un camarade dont je tairai le nom : « Alors, Machin, vous l'avez fait tout seul ? » Et après les dénégations de l'intéressé qui rougissait jusqu'à la racine de ses cheveux, M. Bernardon terminait en annonçant simplement : « 5 ! »

Un jour, Claude Bronner, piqué par je ne sais quelle mouche, dans une dissertation, s'en prit très durement à Montesquieu. M. Bernardon releva la critique de telle façon que Bronner se crut autorisé de faire profession d'opposition systématique à Montesquieu (photo 41). La dissertation suivante lui permit de réaliser son projet. Le compte rendu de correction alla bien au-delà de ce qu'il pouvait espérer. Son travail nous a valu une tirade qui résume bien le style de notre professeur : « Alors



Photo 42 : M. Christiaens.



Photo 43 : M. Poulteau.

évidemment Bronner a encore enfourché le destrier des batailles et embouché la trompette épique et ce pauvre Montesquieu a encore dérouillé ! Mais enfin, Bronner, qu'est-ce qu'il vous a fait Montesquieu ?... » J'avoue ne pas avoir retenu la suite, mais vous avouerez que ce morceau de bravoure se suffisait à lui-même.

Je ne voudrais pas oublier la figure athlétique de M. Christiaens, professeur d'histoire géographie, qui nous a initiés au dessin simplifié des cartes tant de géographie que d'histoire. Cela m'a servi à l'oral de math élém. L'examineur était un homme qui semblait agressif avec le candidat qui me précédait. Il me posa deux questions : « En géographie, carte de la Corée et de la Manchourie et, en histoire, l'Unité italienne. » La carte de la Corée, passe encore, les journaux en donnaient des cartes presque chaque jour, en raison de la guerre. Bon, mais la carte de la Mandchourie... En dehors de Port Arthur, aujourd'hui Dalian, et du transmandchou, chemin de fer dont les Japonais avaient attaqué les convois, je ne savais rien. Mon tableau était désespérément vide. C'est alors que j'eus l'idée de faire la carte de l'Italie avant l'unité dont nous avions eu un tracé simplifié comme ceux dont M. Christiaens avait le secret. Cela m'a sauvé. L'examineur, ravi d'avoir à corriger mes erreurs, se focalisa sur la carte de l'Italie. Il sembla dépité de ne pas trouver d'erreur, que tout soit à sa place, y compris les duchés de Toscane, de Parme et de Modène... (photo 42).

Comment, enfin, ne pas faire mémoire de M. Poulteau, professeur de mathématiques ? M. Poulteau était arrivé au Lycée avant la guerre (photo 43). Seuls MM. Manzagol et Gonze, le concierge, pouvaient rivaliser avec lui au niveau de l'ancienneté dans l'établissement. Il avait eu un cousin qui l'avait précédé : Georges Poulteau, qui signait PG. Ces deux lettres étaient devenues son surnom. Aussi, M. Philippe Poulteau en arrivant s'est-il vu attribuer le surnom de son cousin. Ce sobriquet inoffensif nous avait valu la célèbre phrase que la classe pouvait reprendre en chœur parlé : « Vous ne verrez jamais le PG céder ! » Le PGCD, plus grand commun dénominateur, était alors au programme de 3^e.

Lorsque l'un d'entre nous était au tableau, M. Poulteau le qualifiait souvent de « sagouin » ! Un jour que l'un de nous était en difficulté, faute d'avoir appris son cours, nombreux étaient ceux qui, à mi-voix, disaient : « Sagouin, sagouin ! »... Alors le professeur, visiblement excédé, intervient : « Alors, faudrait savoir, c'est PG ou c'est sagouin ? » La classe a alors retrouvé son calme et travaillé ses équations...

La Bac est arrivé. Passer l'écrit au collège Augustin Thierry. Maman connaissait le chanoine Philippe Boitard, directeur de Notre-Dame-des-Aydes ; j'ai donc été accueilli pour la nuit à Notre-Dame-des-Aydes et j'ai couché à l'infirmerie de l'École... Je ne songeais pas alors à une quelconque vocation sacerdotale... et encore moins de prêtre professeur !

Aller à Paris, tout seul, pour l'oral était ensuite une aventure, surtout à cette époque où les voyages étaient moins fréquents qu'aujourd'hui. Oral au lycée Janson de Sailly, où, rassurez-vous, je ne vous raconterais pas de détails sur mes interrogations.

En Mathélem. (photo 44)

Notre année fut marquée par notre professeur de mathématiques, M. Rosteing. Malade, ce jeune professeur, premier collé à l'agrégation, s'est battu, avec tout son courage, contre la maladie pour nous enseigner les mathématiques. La classe était peu nombreuse : nous étions sept, peut-être neuf. Après une absence en février, notre professeur fut hospitalisé et mourut fin mars. Avec un camarade, nous nous sommes rendus à ses funérailles, conduites par M. Bussemey. Au cimetière de Bourg-la-Reine, le rabbin qui officiait m'a fortement impressionné. Le chant était très beau sous un ciel gris. Nous avons pu saluer la maman de notre professeur et lui exprimer notre peine et notre participation à la sienne. M^{me} Siémons et M. Poulteau se sont réparti les neuf heures de mathématiques hebdomadaires. Nous pouvons leur être reconnaissants de leur dévouement. Ayant enseigné les mathématiques en première C, je me rends compte du travail qui leur a été demandé alors qu'ils n'avaient jamais enseigné ce programme et que leurs études universitaires étaient déjà lointaines.

En sciences physiques, nous avons bénéficié des cours et de l'expérience de M^{me} Richard. Elle avait été étudiante dans le laboratoire de Marie Curie. Elle nous faisait part de son enthousiasme lors des découvertes capitales que connurent les sciences physiques entre les deux guerres (photo 45). En 1^{re}, ayant eu un accident de bicyclette en avril, j'ai été immobilisé plus de deux semaines. M^{me} Richard a proposé à maman de venir m'aider pour que je ne prenne pas de retard en optique qu'elle commençait alors que j'étais absent. Je garde un souvenir ému de sa grande compétence, de son dévouement et de sa gentillesse (photo 46).

Quant à M. Proust que j'ai retrouvé en cours de philo, il continuait à dicter son cours... La hiérarchie du plan était stricte. Entre les grands Un en chiffres



Photo 44 : Classes de Philo, Sciences-Ex et Math-élem., 1951-1952.



Photo 45 : M^{me} Richard.

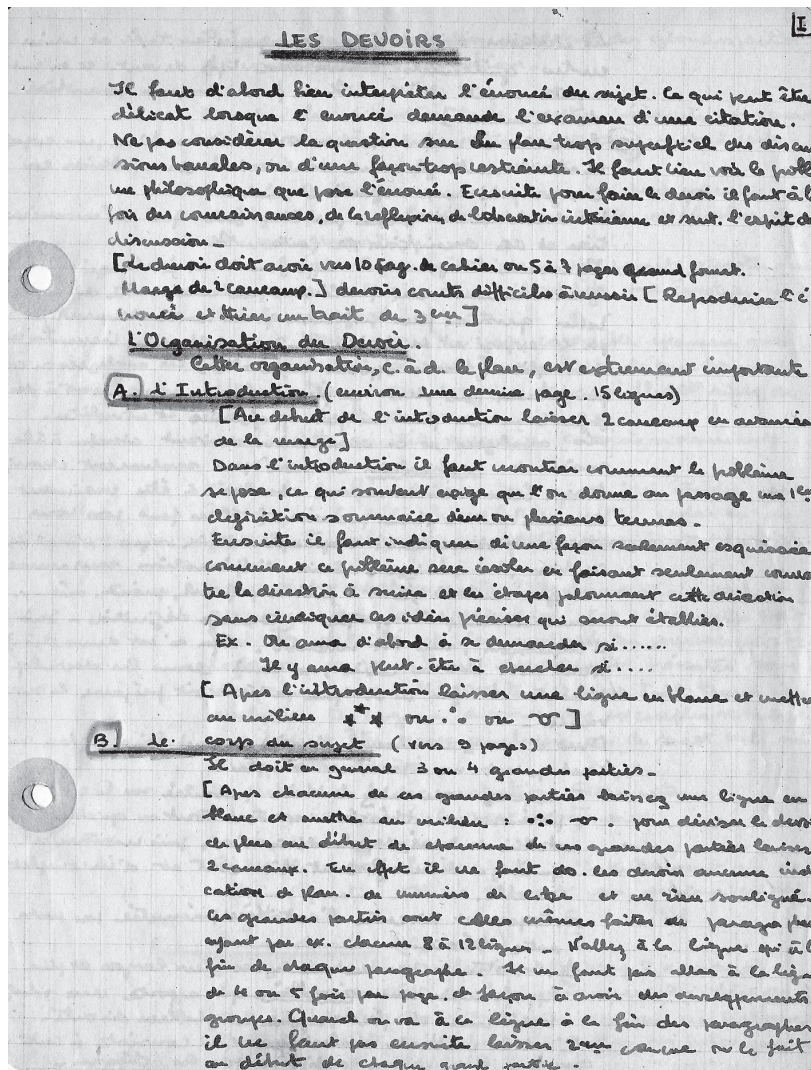


Photo 46 : Les devoirs, par M. Proust.

romains, les retraits de deux centimètres pour les petits 1, ou petits premièrement ou même petits primo étaient précisés... Nous n'avons jamais pu lui faire dire « petit tertio »... Il disait « petit 3 », quelqu'un disait « petit troisièmement ? », « oui, c'est ça, petit troisièmement ! » ou bien « Petit 2 », suivi d'un « petit secundo ? » était suivi d'un « Oui, c'est ça, mademoiselle Gonet, petit secundo »... Mais le « petit tertio » interrogatif s'est toujours vu répondre ou « Oui, c'est ça, petit trois » ou « Oui, c'est ça, petit troisièmement ! » Mais jamais « petit tertio ! » Le grand jeu était lorsque quelqu'un ou quelqu'une disait : « Monsieur, je suis perdu(e) ! » Alors notre professeur veillait à aider la brebis perdue. Oui, avec l'aide plus ou moins bienveillante de la classe, on tentait de se retrouver dans le plan du cours. « C'est le petit 1 du petit 1 du petit 2, du grand I en chiffre romain ! » Ainsi s'en tirait-on dans le meilleur des cas. Comme nous sommes allés jusqu'à 1 », le parcours pouvait être long !

Ceci dit, on travaillait. Au moins une dissertation tous les mois en math élém et une tous les quinze jours pour les autres... Logique et morale étaient étudiées scrupuleusement par le phénoménologue qu'était notre professeur. Nous avons été bien préparés à l'épreuve du Bac (photo 47).

« Cette année, c'est M. Bachelard qui pose les sujets. Les math élém auront un sujet sur la méthode de l'histoire... » Et nous avions, à quelques nuances près, traité le sujet et cela me permit d'avoir une excellente note qui fut, de loin, la meilleure de l'année ! Merci M. Proust ! Un homme admirable qui ne connaissait pas la rancune.

Nous avons eu, en anglais, un professeur remarquable, M^{lle} Chiche (photo 48). Elle a réussi à m'intéresser à la langue anglaise à laquelle je ne m'étais pas vraiment intéressé. À l'oral du bac en 1^{re}, l'examineur, après m'avoir interrogé, ouvrit mon Livret scolaire, sur lequel M. Julien avait écrit : « N'a pas toujours fourni l'effort nécessaire en anglais. » Il me dit avec un sourire : « Vous chahutez, vous ? – Oh ! Monsieur... – Je connais les élèves et les appréciations, mais je n'en tiendrai pas compte ! »

Je travaillais chaque soir en étude surveillée par M. Poupeville. En 3^e, j'étais à côté de Patrick Mac Léod, élève très brillant de math élém. Nous bavardions ; il m'aidait, particulièrement en mathématiques. Lorsque M. le Censeur venait lire les notes d'étude : travail et tenue, Patrick avait 20/20 et moi, en raison de je ne sais quelle alchimie, j'avais 15/14... Lorsque je fus en math élém, j'avais comme voisin Emmanuel d'Hardemare, demi-frère du précédent, élève de 3^e. Les bavardages furent les mêmes, et les notes identiques. J'avais 20/20 et Emmanuel 15/14...

Lors des coupures d'électricité, en hiver, nous avions des lampes à acétylène qui donnaient une lueur bleue et bien des tracas à celui qui, monté sur une table, était chargé de l'entretenir.

Je m'aperçois que j'ai omis de parler du chanoine Gaulandau... Une phrase résumera ce qu'il pensait de



Photo 47 : M. Proust.

Photo 48 : M^{lle} Chiche.

son élève des cours d'Instruction religieuse. Il dit au prêtre que je suis devenu : « Je ne t'ai jamais donné de prix. Tu m'as trop ennuyé avec tes questions ! »

Dispensé d'éducation physique, le samedi après-midi, au lieu d'aller en « plein air », j'allais en permanence. Je souhaitais donc y travailler, en particulier en prévision du bac en 1^{re} ou en Mathélem (abréviation de mathématiques élémentaires). Un samedi, un surveillant dont je ne me souviens pas du nom mais du surnom, « il avait un tout petit nez et on l'appelait chat-huant », au lieu de surveiller l'étude, il parlait à la porte de celle-ci et ne surveillait rien. À un moment, il rentre et demande le silence. Je prononce alors : « Si la permanence était surveillée, on pourrait travailler en silence ! » Il se met alors à vociférer et à me traiter de petit bonhomme, ce qui était facile, etc. Comme je réponds et lui dis : « On en reparlera ! », il a cessé et m'a renvoyé à ma place.

M. Christiaens passait dans la cour de son pas sportif. Il est sorti pour lui parler. Je ne savais pas sur quoi ils avaient échangé, mais, à l'interclasse, il me prie de venir le voir. « Verrier, je voudrais que nous parlions. » Et il commence un discours embarrassé sur la Résistance, sur mon père, et me demande de l'accompagner alors qu'il dirige les rangs qui montent en dessin... La discussion se serait arrêtée là si nous n'avions pas rencontré M. le Censeur dans l'escalier. « Verrier, qu'est-ce que tu fais là ? » Chat-huant dit noblement que c'était lui qui m'avait demandé de l'accompagner. Sur quoi le Censeur le prie de venir s'expliquer. Il a dû rendre compte et la permanence a commencé avec retard. Moi, j'étais rentré travailler. Chat-huant revenu, la permanence reprend. Le Concierge arrive, va au bureau et se retourne en disant : « Verrier, chez M. le Censeur ! » J'avais beau m'y attendre, je n'étais pas très fier. Arrivé chez le Censeur : « Alors, Verrier, tu crois que tu as l'air malin ? Si je voulais, tu passerais en conseil de discipline. Tu crois que tu peux donner des leçons aux surveillants ! Même si tu avais raison, tu n'avais pas à intervenir. Allez, fiche-moi le camp ! » Je ne le fis pas répéter deux fois ! Et Chat-huant me considéra désormais avec respect !

Bachelier, enfin...

Le Bac. Écrit à Blois comme en 1^{re}. Je suis ensuite parti à Paris pour l'oral. À la Maison centrale des examens, rue de l'Abbé de l'Épée. Modestement, j'avoue avoir été le premier nommé... et je n'avais qu'une mention Assez Bien. Là encore, il y a eu, depuis, quelques évolutions... Scolarité terminée, maman me dit : «Tu vas aller remercier M. le proviseur et M. le censeur. – Tu crois que c'est nécessaire, personne n'ira... – Eh bien ! Toi, tu iras !» L'opinion de maman était claire et nette. J'y suis donc allé. J'ai salué M. le Proviseur et ne me souviens de rien... En revanche, avec M. Bussemey (photo 49), ce fut autre chose. M. le Censeur était la terreur faite éducateur. Lorsque le concierge passait avec le cahier de présences et qu'il disait : «Verrier, à 4 h, au bureau de M. le censeur !», même avec la conscience la plus pure, je n'étais pas rassuré. Et je montais au bureau avec quelques appréhensions partagées avec tous ceux qui étaient convoqués. Tout le monde savait qu'il avait cassé sa règle sur le bas du dos de Leroy... Maman était vice-présidente de l'Association des parents d'élèves, aussi j'ai eu souvent ce simple propos : «Peux-tu remettre cette lettre à madame ta mère, s'il te plaît ?» Et je partais soulagé.

Lors de cette dernière rencontre je venais cependant sans appréhension. «Alors, Verrier, avec ta mention en mathélem, tu rentres à Louis-le-Grand comme c'était prévu ? (Une petite mention AB, en juillet, permettait en effet de rentrer en math sup à Louis-le-Grand...) – Non, M. le censeur je rentre au Grand séminaire de Blois. – Tu connais mes opinions ? – Oui, je crois, M. le Censeur.» Je le savais radical et assez anticlérical. «Eh bien ! je te félicite !» Autant vous dire que j'étais plutôt étonné... Il continua : «Il est bien que des garçons qui ont des convictions sachent les mettre en pratique !» Il réfléchit un instant : «Mais, avec ton bac de mathélem, tu vas te retrouver professeur de math à Notre-Dame-des-Aydes !» Je lui ai répondu : «J'espère que non car je ne rentre pas au séminaire pour être professeur, sinon je serais rentré chez les Oratoriens ou chez les Jésuites... – Eh ! bien on en reparlera !» Et on en a reparlé au cours d'un de ses passages à Vendôme, où il



Photo 49 : M. le censeur : M. Bussemey en toge...

m'aborda avec un : «Qu'est-ce que je t'avais dit ?» (photo 50).

Il ajouta une remarque qui m'a semblé intéressante... «En tous cas, si tu es dans l'enseignement, tu sauras qu'avec la mixité, il y a deux classes impossibles. La 5^e à cause des filles et la 3^e à cause des garçons... Comme l'enseignement va se démocratiser, il y aura des filles en retard qui rendront la 6^e difficile et des garçons en retard qui rendront la 4^e également difficile... Il faisait une certaine description des futurs collèges...

Pour ma part, si je n'ai pas une minute d'enseignement libre à me reprocher comme élève, je suis un pur fruit du lycée Ronsard et de l'Enseignement public et je n'ai pas connu d'autre établissement scolaire. Après, les choses se sont un peu gâtées, j'ai eu affaire essentiellement à des garçons du Lycée, à Notre-Dame-des-Aydes, comme l'avait prophétisé M. le Censeur. Je profite donc de cet exposé pour exprimer ma reconnaissance à tous ces enseignants, femmes et hommes qui aimaient leur métier, souvent passionnés par la matière enseignée, désireux de partager leur culture. Nombreux étaient ceux qui ne comptaient pas leur temps et qui, cela se sentait, aimaient leurs élèves. Faire mémoire, fût-ce avec malice, est aussi une expression de ma reconnaissance.

Remerciements : à Images et sons en vendômois. Documents venant de la collection de cette association et de documents personnels.



Photo 50 : La cour des grands.